

Proust et ses lecteurs fanatiques

Patrick Bazin

À la Recherche du temps perdu *suscite passions et engouements. Beaucoup de ses lecteurs développent une envie irrépressible de prolonger leur rapport à l'œuvre. Plus qu'aucun autre livre, La Recherche prend pour certains une place vitale et dévorante dans leur existence. D'autres y trouvent un puits de réflexions sans fin, un moteur d'exploration du monde. Alors qu'elle est dite difficile d'accès, La Recherche appartient à ce petit nombre de livres capables de mobiliser leurs lecteurs, de les lancer dans des projets ambitieux et de les inciter à témoigner de leur rapport à l'œuvre. Aborder Proust sous l'angle de ses lecteurs fanatiques, telle est l'idée du film documentaire qu'Emmanuelle Mougne et Patrick Bazin réalisent pour France 3, Les envoûtés de Proust (52 minutes, diffusion à partir de mai 2021).*

Terminer la *Recherche* a fait naître en moi, comme chez beaucoup de lecteurs, trois sentiments. Le premier s'évacue assez vite. Il tient de la satisfaction voire de la fierté. Fierté d'appartenir à cette minorité qui, non seulement a lu la *Recherche*, mais en entier ; plus encore, délice secret d'appartenir à ce petit clan qui se reconnaît rapidement dans le plaisir de la conversation lorsque celle-ci glisse sur Proust. Au doigt mouillé et d'après les savants calculs déduisant à partir du nombre de tome vendus entre 2004 et 2012 – toutes éditions confondues – le nombre de lecteurs de Proust, environ 0,07% des français vivants aujourd'hui auraient lu Proust, soit quarante quatre mille lectures intégrales de *La Recherche*. C'est à la fois considérable et insignifiant. Reconnaissons tout de même que l'orgueil à toute sa place lorsque nous nous savons appartenir à ce misérable 0,07%.

Le second sentiment est une sorte de mélancolie, de dépression légère mais persistante, de regret qui nous consumera le restant de notre vie. L'idée que notre lecture, notre rapport à la *Recherche* s'arrête ici et maintenant à quelque chose de terrible, sinon de tragique. D'abord parce que lire Proust est une expérience de lecture extraordinaire, et nous savons très bien que nous ne sommes pas près de pouvoir en revivre une aussi exaltante. Ensuite parce que chacun sait sa mémoire vacillante ; se remémorer tous les personnages et le déroulement

des scènes n'est pas aisé, notre expérience de lecteur nous l'a déjà prouvé maintes fois. Alors que va-t-il advenir de la *Recherche*, de la possibilité de conserver nos repères et de préserver notre amour pour les yeux d'Oriane ? Proust a beau écrire « *Car il y a dans ce monde où tout s'use, où tout périt, une chose qui tombe en ruines, qui se détruit encore plus complètement, en laissant encore moins de vestiges que la Beauté : c'est le Chagrin¹* », aucun lecteur ne peut s'en convaincre lorsqu'il a terminé la *Recherche* et qu'il cherche quelque réconfort à sa tristesse.

Le troisième sentiment, succédant aux deux autres, est moins un sentiment qu'une acuité particulière aux personnes que nous rencontrons. Lorsque la conversation vient à porter sur Proust, ceux qui ne l'ont pas lu déploient toujours un discours personnel pour expliquer leur renoncement « à tenter l'expérience » car chacun soupçonne qu'il s'agit là d'un investissement existentiel qui porte en lui la possibilité de changer le cours de sa vie. Cela renforce par ricochet les deux premiers sentiments. L'écrivain et réalisateur belge Jean Philippe Toussaint, prenant l'image des sommets de légendes chers aux alpinistes, parle de cette lecture comme d'un fabuleux « 8000 » ; ceux qui les ont affrontés se reconnaissent entre eux comme les lecteurs de Proust. C'est rassurant car nous ne sommes pas seuls orphelins de cette Expérience.

Les lecteurs de Proust – c'est-à-dire, restons modestes et humbles, ceux qui ont lu *toute* la *Recherche* – ont ceci de particulier qu'ils essaient de prolonger de mille manières possibles leur rapport à l'œuvre. Il s'agit pour eux, pris par une sorte d'obsession, d'avoir un prétexte à recommencer leur lecture ou à y revenir d'une manière ou d'une autre ; le lecteur de Proust devient ainsi, par analogie, un toxicomane recherchant toujours l'effet de son premier shoot tout en sachant que c'est peine perdue. À force de converser, de rencontrer des lecteurs si différents les uns des autres élaborant chacun des stratégies de toxicomanie proustienne singulières, l'idée nous est venue avec Emmanuelle Mougne de mener l'enquête en vue de réaliser un documentaire sur ces lecteurs si particuliers. Inutile de se mentir trop longtemps : vouloir faire un film « autour de Proust » me place aussi parmi ces lecteurs en quête d'une nouvelle dose...

Qui sont alors ces lecteurs privilégiés ayant lu une fois ou ne cessant de lire et relire la *Recherche* ? Première surprise : ils viennent de tous les horizons culturels et sociaux. C'est dire le caractère universel de l'œuvre, capable de s'adresser aussi bien à des lecteurs ayant suivi de longues études qu'à des lecteurs ayant eu un parcours scolaire bien plus bref. D'après notre enquête en outre – mais celle-ci n'a rien de scientifique, il faut le préciser – les lecteurs les plus brillants et les plus singuliers ont lu Proust pour la première fois entre 14 et 17 ans.

Le succès international de Proust, traduit dans toutes les langues du monde excepté l'arabe semble-t-il, est aussi frappant. L'écrivain et journaliste Patrice Louis, auteur du Blog « *le fou de Proust* » établi à Illiers/Combray, peut en témoigner : des lecteurs viennent en pèlerinage du monde entier pour voir la maison de Tante Léonie. Comment comprendre un tel attrait ? Comment un Chinois ou un Américain, sauf à avoir des connaissances très spécifiques sur l'histoire de France, peut-il apprécier la finesse d'analyse de Proust sur les rapports entre la noblesse d'Empire et l'aristocratie dans un passage comme celui-ci :

« *Si le prince de Borodino ne voulait pas faire d'avances à Saint-Loup ni aux autres*

membres de la société du faubourg Saint-Germain qu'il y avait dans le régiment (alors qu'il invitait beaucoup de lieutenants roturiers qui étaient des hommes agréables), c'est que, les considérant tous du haut de sa grandeur impériale, il faisait, entre ces inférieurs, cette différence que les uns étaient des inférieurs qui se savaient l'être et avec qui il était charmé de frayer, étant, sous ses apparences de majesté, d'une humeur simple et joviale, et les autres des inférieurs qui se croyaient supérieurs, ce qu'il n'admettait pas. [...] Je pus facilement, ce soir-là, en voyant Saint-Loup à la table de son capitaine, discerner jusque dans les manières et l'élégance de chacun d'eux la différence qu'il y avait entre les deux aristocraties : l'ancienne noblesse et celle de l'Empire². »

Peut-être l'attraction qu'exerce l'œuvre de Proust sur les lecteurs étrangers s'explique-t-elle tout simplement par le caractère des personnages : un Norpois, une Verdurin, un Courvoisier, sont universels. Nous en connaissons diverses versions, américaines, belges ou chinoises. Le sable mouvant des hiérarchies sociales et le sombre travail du temps ne sont pas propres à la France, ils se retrouvent partout dans le monde. Et puis, pour emporter le tout, il y a chez Proust une vision de la France un peu carte postale, celle d'un XIX^{ème} siècle agonisant qui correspond bien à l'image un brin fossilisée que bien des étrangers ont de notre pays.

Toutefois, prolonger la lecture de Proust peut prendre bien d'autres formes que le « pèlerinage » à Illiers Combray ou à Cabourg. À commencer par la relecture. Certains lisent *la Recherche* en continu, perpétuellement. Aussitôt arrivés à la fin, ils repartent au début dans un nouveau bain de jouvence. D'autres la lisent à intervalles réguliers, tous les dix ans en moyenne. Comme le dit l'écrivaine et blogueuse Clopine Trouillefou : « *Proust, on ne le lit pas, on le rencontre, c'est pour la vie.* »

Certains entreprennent aussi de « faire quelque chose » après leur lecture. Pour un étudiant touché par la grâce proustienne, la perspective d'écrire une thèse s'impose avec presque trop d'évidence. Proust est ainsi devenu l'écrivain

le plus étudié par l'université française ; un quart des thèses de littérature centrées sur un auteur lui seraient paraît-il consacrées.

Mais loin du monde universitaire, que faire ? C'est là le règne des ouvrages auto-édités, de la création de sites internet, de blogs, de conférences dans les universités du troisième âge, de performances, de spectacles et de pastiches. Souvent ambitieuses, parfois dérisoires – et c'est leur charme –, parfois extraordinairement riches, ces entreprises prolongent toutes le rapport à Proust. Peu de livres cristallisent autant de passion créatrice que *La Recherche* ; peu de livre porte aussi loin l'idée que la création est la seule condition pour sauver sa peau. Cette armée de lecteurs qui sortent de tout cadre académique et inventent leur propre manière de « faire quelque chose » avec la *Recherche* prouve que Proust est parvenu à ses fins.

Le point commun de ces multiples créations est leur ambition de ne pas galvauder l'œuvre qui les a fait naître. Il ne s'agit jamais de vouloir concurrencer la *Recherche*, mais de l'augmenter. Par exemple par un recueil de photos sur tous les lieux proustiens³, ou une Recherche en livre numérique illustré⁴.

Pour d'autres, telle Clopine Trouillefou, il y a la volonté de rendre la *Recherche* plus accessible. Son entourage direct ne comprenant pas son amour de Proust, elle a, dans son livre datant de 2008, *La Recherche racontée (... à mes potes)*⁵, opéré une traversée de la *Recherche* cherchant à expliquer les tréfonds de sa passion et ce qui l'a menée jusqu'à cet auteur dans un milieu où tout devait l'en éloigner.

Enfin, il y a les obsessionnels, qui cherchent à mettre Proust à toutes les sauces dans les manifestations les plus burlesques ou les plus saugrenues (concours de la meilleure madeleine, écriture de la plus longue phrase de Proust sur des calicots, lecture de Proust dans les lieux les plus insolites, etc.) afin de se retrouver entre proustiens pour faire société.

Dans le fond, toutes ces démarches tiennent de la « déclaration d'amour » à Proust et sont une manière de lui témoigner une reconnaissance éternelle. Lors de notre enquête, nous ne nous sommes jamais trouvés confrontés à

des tentatives d'identifications « créatrices » à Proust comme on peut en rencontrer chez les fans d'artistes en tout genre, qui se mettent dans « les pas de » et ne produisent jamais qu'une pâle copie du modèle original. Il y a dans les créations des lecteurs de Proust une singularité dans leur finalité. Les formes qu'elles prennent peuvent être insolites ou plus convenues, ambitieuses ou non, la volonté de leurs auteurs n'en demeure pas moins d'inscrire dans le réel leur rapport personnel avec Proust.

De même, il ne faut pas voir dans ces entreprises une prétention à vouloir « populariser » Proust en le rendant « grand public ». Comme avec la drogue, on peut bien baisser son coût, le rendre plus abordable, le résumer en 300 pages pour accroître le nombre de ses consommateurs... le voyage intérieur que propose la *Recherche* ne sera jamais démocratique tant il est intime. La drogue est attrayante pour le nouveau consommateur selon l'idée qu'il se fait des plaisirs qu'elle offre ; elle ne l'est pour ses usagers que selon une expérience vécue qui leur est propre et dont la spécificité est d'être incommunicable. C'est, me semble-t-il, l'écueil auquel se heurterait toute tentative de rendre la *Recherche* « grand public ». On le voit bien avec le cinéma. Forme populaire par excellence, il n'a jamais tiré de ce livre autre chose que des films décevants ne parvenant pas à approcher l'ivresse rencontrée par le lecteur de Proust, alors qu'il a réussi à adapter avec succès d'autres œuvres littéraires⁶.

Que retirent ces lecteurs assidus et fanatiques de la *Recherche* de cette expérience qu'ils font, refont et prolongent inlassablement ? Une acuité à la psychologie humaine et une compréhension du monde ? C'est dire là une gentille généralité sur le pouvoir de la lecture. Pourtant, dans les échanges que j'ai eu avec ces « lecteurs relecteurs », une chose s'imposait toujours avec force : ils le vérifient presque quotidiennement. L'un d'entre eux me parle de Proust comme un guide qu'il consulte lorsqu'un mur se dresse face à lui. Une vieille tante qu'il cherchait à faire sortir de son EHPAD quand il le pouvait, montrait un grand plaisir à l'idée de quitter cet endroit

quelques jours mais avançait toujours mille raisons pour rester dans sa chambre et ne pas bouger. « *Proust m'a mis sur la piste en évoquant tante Léonie renonçant à ses promenades car, m'a-t-il dit :*

"[...] le désir qu'elle en avait suffisait à ce qui lui restait de forces ; sa réalisation les eût excédées. [...] Ce qui avait commencé pour elle [...], c'est ce grand renoncement de la vieille qui se prépare à la mort, s'enveloppe dans sa chrysalide [...] cette réclusion définitive devait lui être rendue assez aisée pour la raison même qui, selon nous, aurait dû la lui rendre plus douloureuse : c'est que cette réclusion lui était imposée par la diminution qu'elle pouvait constater chaque jour dans ses forces, et qui, en faisant de chaque action, de chaque mouvement, une fatigue, sinon une souffrance, donnait pour elle à l'inaction, à l'isolement, au silence, la douceur réparatrice et bénie du repos."

Qui d'autre que Proust pouvait me faire accepter que cet être qui m'est cher commençait sa très grande vieillesse ? » Alors, oui, dans la *Recherche* plus que dans n'importe quel autre livre, le pouvoir de la lecture sur nos vies est démultiplié. Ses lecteurs savent que Proust offre dans la clarté vacillante de la nuance un nombre considérable de « clefs du monde ». La nuance ? Ce petit mot mis à mal aujourd'hui

tant le mauvais goût, fait d'opinions tranchées, de psychologie de comptoir et de certitudes, l'emporte à l'ère des réseaux sociaux et autres médias permanents. « *Dans le monde tout est nuance, et c'est d'ailleurs ce qui nous sauve* », disait Proust. Un lecteur fanatique de la *Recherche* sait que la société des proustiens à laquelle il appartient est un lieu plein d'avenir pour résister.

¹ M. PROUST, *Albertine disparue II*, Paris, Gallimard, « NRF », 1938 [1925], 210.

² M. PROUST, *Le Côté de Guermantes I*, Paris, Gallimard, « NRF », 1938 [1920], 116-117.

³ <https://claudewittezeale.fr/>

⁴ Nous pouvons citer entre autres : <http://proust-personnages.fr/> et https://youtu.be/BlNmD-33N_5w

⁵ <http://www.inlibroveritas.net/oeuvres/28874/la-recherche-racontee-a-mes-potes>

⁶ Une exception mais elle concerne une œuvre cinématographique d'auteur loin des circuits de diffusion grand public : *Albertine a disparu* (2018) de Véronique Aubouy (<https://www.aubouy.fr/fictions/albertine-a-disparu.html>). La spécificité du film réside dans sa narration : c'est celle d'un lecteur et si nous n'approchons pas de l'ivresse de son expérience de lecture, nous lisons à cœur ouvert son ressenti de lecteur.

⁷ M. PROUST, *Du côté de chez Swann I*, Paris, Gallimard, « NRF », 1936 [1919], 207-208.